

conviennent qu'il est leur ami. Ils avertissent leurs compagnons, « ils s'entr'excitent les uns les autres à « boursiller » pour lui faire l'aumône ». Les uns donnent plus, les autres moins, les plus riches un sou, les plus pauvres un denier. Et quand le bienheureux s'apprête à sortir, il est bien surpris de voir le portier qui le retient et les indigents miséricordieux qui viennent à lui pour lui faire leur petite offrande.

« Je bénis Dieu mille fois, écrit-il, de passer pour pauvre et d'en porter les glorieuses livrées, et je remerciai mes chers frères et sœurs de leur bonne volonté. Ils m'ont, depuis ce temps-là, pris en telle affection, qu'ils disent tous publiquement que je serai leur prêtre. »

## IV

## POITIERS ET L'AMOUR DES HUMBLES

CHRONOLOGIE : *Séjour à Poitiers (septembre-novembre 1701, à Pâques 1703) coupé par un voyage à Paris (août-octobre 1702).*

A Poitiers commence la carrière personnelle de Grignon de Montfort. En prophète, il prévoit qu'elle sera brève. Ce prodigue qui ne connaît pas de limites à ses forces, les dépense avec une générosité débordante, sans souci de l'épargne et de la durée : il a compris qu'il fallait frapper vite, ferme et juste. Désormais majeur par décret de la Providence, hors des tutelles et livré à son destin, il fonce à corps perdu, sans regarder en arrière ni sur les côtés. Il est celui qui « porte la vérité sur les mains » ; il est « l'œil simple qui n'envisage que Dieu » et qui tend tout entier vers lui par la voie la plus rapide.

Grande clameur dans le camp des pharisiens, des calculateurs, des assoupis. La marche directe coupe à travers les plates-bandes, foule les massifs réservés, laisse l'empreinte des souliers ferrés dans les gazons sagement tondus. Le fougueux apôtre franchit d'un bond les haies qui le séparent du Seigneur, court à lui avec la simplicité de la foudre, tirant par la main ses frères timides, les plus forts entraînant les plus fatigués, dans une chaîne qui doit lier tout l'univers et qu'il rêve d'attacher au cou de la Vierge et, par elle, au cœur de son divin Fils.

Il a cherché autour de lui les compagnons les mieux disposés à le suivre dans la sublime aventure. Ce ne sont pas les doctes et les nantis, lourds à remuer, enracinés comme des souches dans leurs commodités et leurs habitudes, mais les misérables, légers d'argent comme lui, le menu peuple de la ville et de la campagne. Bienheureux ceux qui ressemblent aux petits enfants ; bienheureux les pauvres d'esprit. Mais qui donc a creusé le sens de cette parole ? « Le pauvre, dit

Grignion, est un grand mystère. Il faut savoir le pénétrer. »

Assurément, il y a de mauvais pauvres ; privés de biens matériels, ils conservent l'esprit de richesse, ils sont durs pour leur prochain, avides de puiser aux sources qui dispensent les faveurs du monde. La pauvreté dont parle le Christ, c'est celle qui n'est troublée par aucun désir de grandeur, celle qui connaît sa condition et qui l'accepte, tant qu'il plaira à Dieu de la lui laisser. « Les derniers et les serviteurs des autres aux yeux des hommes sont devant moi les premiers et les plus élevés, *quand ils aiment leur état* (1). »

Argent, honneurs, instruction, toutes les formes du pouvoir sont des murs de défense à l'abri desquels le sujet résorbé se resserre et s'admire. Il s'y nourrit de sa propre moëlle, de ses intérêts, de ses complaisances, de ses artifices, au lieu de rester humblement ouvert au miel de la vérité, qui coule de toutes choses. Au pauvre qui n'est pas troublé par la vaine gloire, il est bien plus facile de retrouver en lui ce « cœur pur » qui, comme un miroir fidèle, réfléchira un jour la face de Dieu.

Grignion de Montfort n'a pour armes « que la prière des pauvres (2) » et cet aveuglement de la foi qui est la suprême clarté. Il avance ainsi sans trembler parmi les loups et les serpents, il tient tête à la tempête, se relève sous l'avalanche. Ses cinq ans de séjour à Poitiers, coupés par deux voyages à Paris, sont cinq années de tribulations incessantes, dont il sort vaincu en apparence, mais en réalité toujours victorieux et laissant après sa retraite les marques sensibles de son triomphe.

Mgr. Girard, son évêque, est un malade qui n'aspire qu'au repos. Son successeur, Mgr de la Poype (3), homme digne, un peu trop diplomate et ménager, ne soutiendra son subordonné qu'avec réticence. L'hôpital général qui s'ouvre aux services du nouvel arrivant est un panier de crabes aussi malaisé que la communauté de Saint-Clément, mais dont la turbulence se renforce de l'humeur irritable, des coquetteries, des ruses et des médisances de son personnel féminin. Les filles mercenaires qui doivent soigner les malades sont surtout soucieuses de revendications et de loisirs. La supérieure se débat au milieu de leurs criailleries incessantes. Quant aux administrateurs, en hommes d'ordre ils gèrent la maison comme un magasin et s'estiment satisfaits lorsque l'exercice

(1) Grignion de Montfort : *Les Grandes Maximes de la Sagesse*, VIII, 7.

(2) Saint Bernard.

(3) Oct. 1702.

annuel se solde par des bénéfices. Presque personne ne se met en peine de punir les vices et de corriger les désordres intérieurs. « maison de trouble, gémit le malheureux aumônier, où la paix ne règne point, où le bien temporel et spirituel manque ».

Le réformateur, au milieu de cette foire, est accueilli comme mars en carême. C'est en vain tout d'abord qu'il propose des mesures efficaces pour l'ordonnance des repas et la distribution des vivres, qu'il institue un horaire judicieux pour les prières en commun et pour l'oraison mentale, qu'il tente de mettre un terme à l'ivrognerie et à la négligence. Tous les intérêts lésés se coalisent contre le gêneur et ne tardent pas à lui rendre la vie impossible. Un moment il est obligé de lâcher pied et d'aller respirer l'air du dehors. Durant cette courte absence, la Providence intervient et distribue les corrections convenables. Un mal terrible terrasse en quelques jours tous ses adversaires. Le méchant économe, la supérieure mal avisée, les infirmières calomniatrices, les mauvais pauvres qu'elles ont circonvenus et poussés à la rébellion, succombent à la contagion mystérieuse. Il accourt pour guérir les uns, enterrer les autres, recueillir de toutes les lèvres les paroles d'aveu et de repentir.

Au dehors, le nouveau venu se trouve en butte aux suspensions d'un clergé dévoré par des querelles intestines. C'est l'époque où l'opposition janséniste, un instant apaisée par la sentence pontificale, va se réveiller à l'occasion de la bulle *Unigenitus*. Une grande partie des religieux, des prêtres et même des hauts prélats sont gagnés à l'hérésie, à tel point que Fénelon pourra écrire, en 1710, dans son Mémoire au P. Letellier, confesseur de Louis XIV : « Si les choses demeurent ainsi, il faudrait un miracle de la Providence pour empêcher qu'il n'arrive un schisme. Tous ceux qui étudient en Sorbonne, excepté les séminaristes de Saint-Sulpice et quelques autres, en très petit nombre, entrent dans les principes de Jansénius, sous le nom de grâce efficace par elle-même. La plupart des évêques sont prévenus par leurs docteurs en licence qui deviennent leurs grands-vicaires et infectent leurs diocèses. »

La polémique acerbe qui oppose les Jésuites à Port-Royal déferle sur la province où elle s'abaisse au ton des ambitions locales, et provoque de médiocres embûches ou de lourdes railleries. Dans un libelle qui circule alors à Poitiers sous le nom d'Ancien Canon du Concile de Pamprou (1), il est curieux

(1) Œuvre, dit-on, du sieur Baillet, bibliothécaire du chancelier Lamoignon.



de retrouver les accusations des *Provinciales*, accommodées avec infiniment moins de goût et de finesse. L'ennemi d'abord dénoncé, relevons les allusions à la communion fréquente et à la contrition imparfaite :

Les Jésuites honoreras  
Et chériras uniquement.

Chez eux tu te confesseras  
Cinquante deux fois chacun an.

Contrit ou non tu leur diras  
Tous tes péchés allégrement.

Fréquemment tu communieras  
Sans même aucun amendement.

Voici qui vise le formalisme :

A la messe assister pourras  
Loin d'esprit et de corps présent.

La dévotion facile :

La grâce tu reconnaitras  
Soumise à ton consentement.

Ce que permis estimeras  
T'est permis effectivement.

La casuistique :

Ton honneur tu conserveras  
S'il est nécessaire en tuant.

Par calomnie te défendras  
Si tu ne saurais autrement.

Du bien d'autrui tu retiendras  
De quoi vivre commodément.

Superflu tu n'appelleras  
Ce qui sert à te faire grand.

La cupidité :

Bénéfices entasseras  
Si tu le peux jusques à cent.

La conclusion du morceau met en relief l'acrimonie injuste et burlesque :

Jansénistes détesteras  
Sans savoir pourquoi ni comment.

Nul de leurs livres ne liras  
Car quiconque les lit s'y prend.

Du poison tu te garderas  
Que le nez d'un jésuite y sent.

Aux bons pères découvris  
Tes affaires confidemment.

La dîme tu leur donneras  
De tes biens annuellement.

En mourant leur en laisseras  
Un tiers ou deux par testament.

Aucune de ces charges ne portent contre Grignon de Montfort et vraiment il est bien impossible de le reconnaître dans cette caricature qui leur sert de plastron.

Il faut pourtant se souvenir que l'aumônier de l'hôpital a des amis chez les Jésuites ; on ne serait pas étonné que des couplets plus subtils lui soient très particulièrement destinés. Ce sont les suivants qui prétendent dénoncer dans son culte de la Vierge une idolâtrie imaginaire :

En la Vierge te confieras  
Quand tu vivras païennement.

Son esclavage embrasseras  
Pour être impie dévotement.

Ton Créateur adoreras,  
Sa créature également.

Au Père, au Fils tu donneras  
Et à la Mère un même encens.

De l'adorer tu ne fuiras :  
On se sauve en l'idolâtrant.

Et dans la Chine enseigneras  
Que Confucius en est garant.

★★

Le bienheureux n'entre pas dans ces discussions, probablement il les ignore. Il ne compte pas sur les avantages qu'on tire des éloquentes controverses. Sa méthode consiste à gagner les pauvres en se faisant semblable à eux, à partager leur fardeau pour leur montrer comment on peut, par l'amour, le rendre bienfaisant et léger. Pauvre, il l'a toujours été, il prétend l'être plus encore. Comme saint François rougissant de honte et s'empressant d'ôter ses sandales à la vue d'un homme marchant les pieds nus, Grignon veut être le dernier

et le serviteur de tous. On va voir chez lui, poussés à leur paroxysme, le mépris de la chair et la folie de la croix.

Dans l'hôpital où il loge, plus tard dans la maison proche de la communauté des Pénitentes, dont il est devenu le directeur, il dort sur la paille, dans le réduit le plus étroit, après avoir donné l'unique couverture de sa couche. Le matin, il ne déjeune point et ne mange pas beaucoup le soir, ce qui ne l'empêche pas, dit-il, de se porter bien. Trois fois par semaine il jeûne, se contentant d'un potage maigre, de deux œufs et d'un peu de fromage. « Toujours il est chargé de chaînes de fer autour du corps et des bras » si étroitement qu'à peine il peut se courber, et meurtri par des macérations fréquentes. On le voit souvent passer la moitié des nuits dans le jardin ou dans des lieux écartés, faisant oraison, les bras en croix, et se flagellant jusqu'au sang. « Ses travaux sont si pénibles à la fois pour son âme et pour son corps, dit un de ses auxiliaires, ses exercices de piété si continuels et ses mortifications si ininterrompues, que j'ai toujours regardé comme un miracle qu'il ait pu faire toutes ces choses sans en mourir mille fois. »

Montfort respecte les pauvres « comme ses seigneurs et maîtres », il leur lave les pieds, les met à sa droite pendant les repas, les fait boire dans son verre et manger dans son écuelle ; il balaye la poussière, débarrasse la cour des immondices ; il vide tous les bassins des alités et des paralytiques, coupe les cheveux des teigneux, ôte la vermine du vêtement des vagabonds.

Tant de soins ne lui paraissent pas suffisants ; il ne se juge pas encore assez abaissé. Un jour, il voit dans la rue un mendiant assis dans l'ordure, le corps tout rongé d'ulcères. Son aspect est si hideux que les passants détournent la tête. Grignon le prend tendrement dans ses bras et le conduit à l'hôpital. Pour convaincre les administrateurs récalcitrants, il prend à sa charge tous les soins du contagieux, il s'enferme avec lui dans une cellule écartée, il le sert, il nettoie son linge, il panse ses plaies. Les haillons sont si infects, l'odeur si repoussante que l'ascète, pourtant entraîné à tous les sacrifices, surprend en lui-même une protestation de la chair. Nous touchons ici un sommet qui donne le vertige, nous contemplons un acte inouï, qui nous laisse hésitants entre l'admiration et l'horreur. Le saint homme, résolu à vaincre ses sens et à donner à son frère abject le suprême témoignage de l'amour, a pressé de ses mains les abcès abominables, a exprimé le pus dans un plat et, d'un seul trait, il a bu l'immonde liqueur.

Toi aussi, frère lecteur, tu recules comme moi devant la

scène épouvantable, tandis que le saint qui nous regarde se réjouit dans son cœur du dégoût qu'il nous inspire.

Nous l'avons suivi dans le dépouillement des richesses, dans le retranchement du monde, nous avons admis même sa poursuite de la douleur, mais voici que les plus audacieux chancellent et se demandent si décidément ce n'est pas trop, et à quoi bon ce monstrueux héroïsme, cette fureur insensée contre soi-même, qui insulte à l'homme et qui peut-être insulte à Dieu.

Il faudra revenir sur ce problème effrayant. Écoutons seulement Lacordaire qui nous parle dans son grand langage. Il vient de rappeler un trait identique de la vie de sainte Elisabeth de Hongrie, cette princesse royale qui revêtait avec joie les vêtements des pauvresses, et qui, dans le bain d'une lépreuse, remplit un jour son gobelet. Voilà, dit-il, un acte parfaitement extravagant. Toutefois, remarquons d'abord une chose qu'on ne peut mépriser, c'est la force, cette vertu qui fait les héros, qui est la racine la plus vigoureuse du sublime, en même temps que la plus rare. Rien ne manque davantage à l'homme et rien n'attire davantage son respect. Mais il y a dans l'acte de sainte Elisabeth comme dans celui de Grignon de Montfort mieux que la force, il y a la charité. Le Père Lacordaire continue :

« Et quel était le bienfait de l'homme dans l'acte de sainte Elisabeth ? Quel était-il, me demandez-vous ? Sainte Elisabeth faisait à cet abandonné, à cet objet d'unanime répulsion, même au milieu des siècles de foi, elle lui faisait une inexprimable révélation de sa grandeur, elle lui disait : « Cher petit frère du Bon Dieu, si après avoir lavé tes plaies, je te prenais dans mes bras pour te montrer que tu es bien mon frère royal en Jésus-Christ, oh ! ce serait déjà un signe d'amour et de fraternité, mais un signe ordinaire ; mais, cher petit frère, je veux faire pour toi ce qu'on n'a fait pour aucun roi du monde, pour aucun homme aimé et adoré. Ce qui n'est plus toi, ce qui n'a été à toi que pour être transformé en une vile pourriture par son contact avec ta misère, je le boirai, comme je bois le sang du Seigneur dans le saint calice de nos autels. Voilà le sublime, et malheur à celui qui ne l'entend pas ! »

★★

Ceux-là qui ont quelquefois pensé aux pauvres, qui ont décidé de leur apporter quelque bienfait, se sont contentés la plupart du temps de leur faire de loin un geste amical, de leur lancer une aumône comme on jette un os à l'animal enfermé, en gardant ses distances de peur de se salir ou d'être mordu.



Grignon de Montfort agit autrement. Il descend dans la fosse, et se mêle aux proscrits, il prend leur livrée. Comme le Christ, il épouse toutes leurs misères, sauf le péché. Il plonge jusqu'au niveau de leur dégradation, pour remonter avec eux à la surface. Il est à tel point donné, à tel point mêlé, qu'il n'accepte sa vie que pour qu'ils vivent, qu'il ne reçoit sa grâce que pour qu'ils puissent être sauvés. Pas un cœur de pauvre homme qui ne cède à cet amour, pas une pierre qui ne fonde à cette chaleur.

La ville universitaire est pleine de mauvais garçons, avides de dissipation et de scandale. Ils n'ont par tardé à remarquer l'homme noir aux souliers troués, à la soutane en loques, qui parcourt les rues avec son âne et ses paniers en quête d'une pitance pour ses malades. Ils s'amusent à l'exciter par des moqueries. Mais les sots et les insolents en sont pour leurs frais, ils perdent leur peine avec un offensé qui ne se met jamais en colère, qui leur sourit et les remercie. Il s'avance, les mains ouvertes, vers les assaillants intimidés. Quelques-uns s'éloignent, d'autres l'écoutent, puis le comprennent et le suivent. Il en forme une petite phalange qu'il confie aux Pères Jésuites et dont il entretient la ferveur, chaque samedi, par des conférences. De cet étrange limon naîtront quelques fleurs de sainteté, comme cet abbé Trichet, qui trouvera la mort en soignant des pestiférés.

Grignon de Montfort parle en plein air, sous les halles. Le peuple s'attroupe et tout de suite se sent touché. Le portefaix pose sa hotte, la ménagère son panier. Le meunier descend de sa mule. La lavandière s'arrête de battre son linge et les enfants de jouer à la marelle. Que dit-il ? L'humble auditoire ne saurait le répéter. C'est beau comme un chant de paradis, et c'est quelquefois terrible et triste à fendre les âmes. Cela réveille des choses endormies, du courage, de l'espérance, du remords. On ne voit plus avec les mêmes yeux la rue et ses pavés sombres, les ormes de la place, ni le voisin, ni soi-même. La vie tout entière apparaît à la fois plus grave et plus tendre.

Il parle dans les vieilles églises romanes décorées de saints, de monstres, de feuillages et d'arabesques, à Saint-Hilaire, à Saint-Porchère, à Sainte-Radegonde, à Saint-Pierre le Puellier, à Notre-Dame la Grande, et la foule populaire, la foule du moyen âge ressuscité se presse pour entendre sa voix. On s'étouffe sur les bancs, dans l'odeur des hardes et des cierges, on déborde sur le parvis, on s'assied sans façon dans les fauteuils des chanoines, on envahit le chœur, on grimpe à l'orgue et aux piliers, on s'accroche à l'escalier de la chaire. Et tout ce monde puéril et charmé

entonne des cantiques désordonnés, ponctue la harangue par des cris, par des acclamations, par des sanglots.

La faveur des petites gens ne s'arrête pas au seuil des sanctuaires ; elle suit les traces de l'apôtre. Le soir, quand il sort de l'église, il est tout environné d'une multitude de pauvres. Il est au milieu d'eux comme un père avec ses enfants. Sa maison est la leur et si quelque infirme ne peut y courir, il va le prendre dans sa tanière et le charge sur ses épaules.

Lui-même constate le succès de sa prédication, mais loin de s'en attribuer l'honneur il n'y voit qu'une invitation à l'humilité. « Le grand Dieu que je sers, dit-il, m'a donné, depuis que je suis à Poitiers, des lumières dans l'esprit que je n'avais pas, une grande facilité pour m'énoncer et parler sur-le-champ sans préparation, une santé parfaite et une grande ouverture de cœur envers tout le monde. C'est ce qui m'attire l'applaudissement de presque toute la ville, ce qui doit bien me faire craindre pour mon salut. »

\*\*

Le Bienheureux a pris peu à peu conscience de l'ampleur de sa mission. Il s'est rendu compte, à l'hôpital de Poitiers, de la condition des malades, abandonnés de corps et d'âme, aux mains d'administrateurs incapables et de mercenaires sans scrupules. Il a mesuré, dans ses contacts avec le peuple, à la fois son extrême avidité religieuse et le peu de cas qu'on en fait. Il l'a vu ignorer ou mal compris, traité par de fausses médecines, gagné par l'infection grandissante du vice et de l'impiété. Il rêve, pour les malades, d'une troupe dévouée de religieuses hospitalières et enseignantes : ce seront les futures Filles de la Sagesse ; pour le peuple, d'une compagnie de missionnaires voués à l'abnégation totale et à la propagation de la foi. L'idée n'est pas nouvelle. Ce sont les mœurs et les méthodes qui seront changées. A un mal presque infini il faut des remèdes extraordinaires. Les temps sont proches. Pour briser les suprêmes assauts de l'Enfer, il n'est pas d'autre rempart qu'une légion de saints, les apôtres des derniers temps, que la Vierge inspire et protège et dont saint Michel sera le capitaine.

Ce double ouvrage exige de l'ouvrier une vigueur surhumaine. Grignon espère bien en établir les bases avec le secours d'En-Haut. Mais il a besoin de disciples qui conservent et qui continuent. Il demande beaucoup et il n'a guère autour de lui que des indifférents ou des ennemis.

Pourtant, dès son arrivée à Poitiers, on voit poindre le germe de l'œuvre puissante. Elle apparaît dès l'abord sous

des apparences saintement ridicules, à l'image de son créateur.

C'est l'humble frère Mathurin, aperçu en prière à l'église des Pénitentes. Grignion l'aborde et lui dit : « Suivez-moi. » Il le suit et ne s'en est jamais détaché. Impropre à figurer parmi les futurs congréganistes, il restera le frère lai, le petit serviteur tendrement fidèle. Il sera le pourvoyeur et le fourrier des missions, le bedeau, le chantre et le catéchiste. Aucun revers ne pourra l'ébranler et trente ans après la mort de son maître, il continuera, vieillard appliqué et docile, son simple office auprès de ses successeurs.

À l'Hôpital Général, renonçant à tirer parti des gens à l'aise et bien portants, Grignion forme le projet paradoxal de s'adresser aux malades pour soigner les malades, aux pauvres pour aider les pauvres. Il rassemble par sa parole un petit troupeau, une douzaine d'humbles filles échouées là des bas-fonds obscurs de la vie, grevées de tares et de maux incurables, des boiteuses et des contrefaites, des scrofuleuses et des lymphatiques, de ces innocentes au cœur pur, au regard lointain, qu'on appelle encore des béates; il donne pour reine à cette cour des miracles une aveugle. Toutes ensemble s'aiment d'un cœur fraternel et rendent grâces à Dieu dans des prières quotidiennes. Il les forme aux travaux manuels, à la lecture en commun, à la récitation du rosaire, à la règle du silence. Il leur confie leurs sœurs plus faibles, plus découragées ou plus déchues. La chambre dite « de la Sagesse », qui leur est prêtée pour leurs réunions, laissera son nom attaché à la future communauté dont elles sont une ébauche et comme une première et grossière figuration.

Ces religieuses de l'avenir, dont l'avènement est ainsi préparé, ont déjà reçu dans l'esprit du Bienheureux, leur supérieure. Elle s'est présentée à lui, un jour, à l'église Saint-Austrégesile, et tout de suite, il a compris de quelle part elle était envoyée.

- Qui vous a adressée à moi ? lui a-t-il dit.
- C'est ma sœur.
- Non, ma fille, c'est la Sainte Vierge.

Cette enfant de dix-sept ans, qui va être la pierre d'angle de ce couvent, a pour père un haut bourgeois, procureur au présidial de la ville. Elle s'appelle Marie-Louise Trichet. Elle va devenir Marie-Louise de Jésus.

Même quand on en a le désir ardent, il n'est pas facile à une demoiselle de se transformer subitement en une vraie pauvre.

L'abandon des biens n'y suffit pas, il y faut un retournement complet de l'esprit et du cœur. Toute l'éducation bour-

geoise est fondée sur la recherche des satisfactions de l'amour-propre et sur la pratique des vertus particulières qui permettent de s'approcher de ce souverain bien. Elle s'efforce d'enseigner les rites compliqués, les mots de passe : langage, manières, modes et autres formes de l'étiquette qui font reconnaître entre eux les gens distingués, et qu'on s'habitue à tenir pour des titres légitimes à la considération générale. Se faire pauvre en esprit, c'est tourner en fiel toutes ces douceurs enivrantes, c'est quitter ces relations aimables qui faisaient l'agrément, la fierté et tout au moins l'occupation de toute la vie.

La rupture ne s'obtient pas sans effort. On verra le directeur inventer des moyens persévérants pour abaisser la superbe de sa pénitente, pour courber sous le joug la nuque rebelle, effacer les faux plis d'un caractère, délier des attachements, faire oublier l'attrait des secrètes flatteries. Il châtie ses peccadilles avec sévérité, la condamne, pour un léger retard à l'oraison, à rester dehors par le froid glacial et la bise aigre du matin. Malgré ses instances, il lui impose de longs délais avant de l'admettre à l'hôpital, et non pas en tant qu'adjointe à la Supérieure, comme le proposent les administrateurs empressés, mais au même titre que les autres membres de la congrégation des infirmes, dont elle partage les besognes humiliantes et la nourriture de rebut.

Il lui fait baisser la terre devant les pauvres, en pleine cour, ordonne à un valet de lui arracher son livre, pour l'exercer à la patience. Il ouvre devant elle le courrier qu'elle reçoit, lit les lettres et les jette au feu l'une après l'autre, les jugeant indifférentes à son salut. Marie-Louise de Jésus, ayant satisfait aux dures et longues épreuves de ce noviciat, prend enfin de ses mains, le 2 février 1703, la robe grise de drap grossier qui fera d'elle la première des Filles de la Sagesse.

\*\*

Pendant que les sacrés desseins s'accomplissent avec le concours des petites âmes, la résistance, d'abord intimidée, se ressaisit et s'organise contre l'offensive du serviteur de Dieu.

L'opposition n'est pas seulement le fait du démon, qui n'hésite pas à venir en personne au-devant du saint et à lui livrer bataille. On montre encore dans le jardin de l'hôpital la place de cette rencontre. Les années d'apostolat à Poitiers sont marquées par une suite ininterrompue de délations, de calomnies, de traîtrises conduites avec une constance implacable et une ingéniosité machiavélique.



Les prétextes ne manquent pas, car Grignon n'est pas un homme de prudence. On connaît les intrigues contre l'aumônier, voici les assauts qui commencent contre le tribun évangélique.

Un jour de chaleur, il longe le Clain aux eaux dormantes, en récitant son rosaire. Soudain, il entend des cris, des protestations et des rires. Des lavandières effarouchées, abandonnant planches et battoirs et le linge qui flotte au gré de la rivière, s'enfuient sous les arbres, poursuivies par des baigneurs nus qui se livrent à des galanteries indécentes. Du haut du pont, des promeneurs suivent la comédie avec une curiosité amusée. Le Bienheureux, qui ne prend garde aux offenses personnelles, que pour rendre grâce à l'offenseur, ne tolère aucun attentat public contre les commandements de Dieu. Il reprend en pleine rue des officiers blasphémateurs, il met un terme au bagout des charlatans et des vendeurs de choses immondes. Lui qui s'agenouille devant un lépreux ne consent pas à s'humilier devant un goujat. En dépit d'une douceur angélique qui se reflète dans son regard, il possède une nature violente. La passion de la colère, il l'avoue, est celle qu'il eût le plus de mal à maîtriser. « Si Dieu, disait-il, m'avait destiné pour le monde, j'aurais été le plus terrible homme de mon siècle. » Ame éminemment compatissante, il se montrera, par sursauts, furieux contre les méchants. A la vue du honteux spectacle, il saisit sa discipline, la brandit comme le fouet du Seigneur et s'élance sur la troupe abjecte, qui se disperse, épouvantée. L'indignation sainte a fait place nette.

Mais le plus lâche de la bande est allé se plaindre à sa famille. On en appelle à Monseigneur. Un peu craintivement et à la hâte, celui-ci prend une grave sanction contre le saint perturbateur. Il lui retire le droit de célébrer la messe dans son diocèse. Premier interdit (1), sur lequel il revient momentanément. Mais les pressions se font plus fortes, les récriminations se multiplient contre le prêtre coupable de s'éloigner des voies ordinaires. Vers Pâques 1703, il est obligé de quitter Poitiers, ses fidèles qui le pleurent, sa naissante congrégation.

(1) Précisons une fois pour toutes que les mesures disciplinaires qui ont frappé le Bienheureux n'engagent que la responsabilité des évêques et n'ont jamais présenté le caractère d'interdits canoniques.

## V

## LA FLAMME AU VENT

**CHRONOLOGIE :** Paris : la Salpêtrière, l'escalier de la rue du Pot-de-Fer. La réforme du Mont-Valérien (Pâques 1703-mars 1704). Retour à Poitiers : l'Hôpital Général (mars à fin 1704). Missions dans les environs et dans les quartiers de Montbernage et Saint-Saturnin : (fin 1704-février 1706). Voyage à Rome : (février-juin 1706). Retour à Poitiers par Ligugé (juin-août 1706). Pèlerinage à N.-D. des Ardilliers et à l'abbaye du Mont-Saint-Michel (septembre 1706). Rennes (fin sept. 1706). Montfort (nov. 1706). Dinan et sa campagne (fin 1706).

Ceux qui se représentent les saints comme des « messieurs tranquilles » (1) seront bien surpris par la vie tumultueuse de Grignon de Montfort. Le monde moderne a commencé, le plus opposé au monde chrétien. Il arbore déjà ses signes distinctifs, et parmi eux le plus sinistre : sa haine des saints. Avec l'aide de ses savants, de ses ingénieurs, de ses économistes, de ses philosophes, il a résolu de les étouffer. Il ne tolère que des dévots accommodants. Grignon de Montfort, homme de l'Éternel, n'est déjà plus un homme de son temps. Le moyen âge l'eût admis et lui eût trouvé sa place. Il n'a plus, pour le comprendre, que les chétifs et les dédaignés. Il navigue au rebours du courant. Il a contre lui son siècle, avec lequel il ne pactise pas, le clergé de France, déchiré par le schisme ou engourdi par les formules, le paganisme renaissant dans les campagnes, la décrépitude des mœurs, l'infiltration de la philosophie athée.

Toute sa vie, il cherche un foyer pour rayonner, un lieu où reposer sa tête. Nul abri ne le protège. Presque toujours par monts et par vaux, égrenant son rosaire, composant ses cantiques, il prend figure de moine ambulant, de barde sacré.

(1) Ch. Péguy.